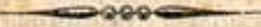


MÉMOIRE

SUR

LES EAUX DE LA LOIRE ÉPURÉES

A DISTRIBUER A ORLÉANS.



Première partie.

Encore bien qu'il y ait beaucoup d'exagération dans cette assertion trop générale que toutes les eaux de puits sont de mauvaise qualité à Orléans, il faut cependant reconnaître que des eaux de la Loire prises au-dessus de la ville et convenablement dépurées seraient préférables aux eaux des meilleurs puits, et qu'une usine qui mettrait à la disposition de l'administration municipale des bornes-fontaines, au service du chemin de fer une masse d'eau suffisante, et à celui des particuliers des concessions de filets d'eau à un prix modéré, rendrait un immense service.

Dès l'année 1790, M. Lebrun, architecte auquel on ne rend pas toujours la justice que méritent ses travaux et son bon goût, voulut fournir la ville d'eau de la Loire filtrée; il avait proposé d'établir sur le flanc des jolis bains qu'il avait construits près de la porte Barentin, une roue à aubes qui eût fait mouvoir des pompes aspirantes et foulantes, et alimenté ainsi un vaste réservoir disposé en canal sur la belle terrasse du jardin de ville; cette terrasse a fait place à l'échelle de pierre qu'on voit aujourd'hui près de l'Entrepôt. Mais il faut en convenir, on était alors plus économe que maintenant des

deniers de la ville, et on ne lui offrit qu'une mince rétribution pour 25 bornes-fontaines; les abonnemens particuliers furent nuls ou à peu près.

Depuis ce moment des puits artésiens, des turbines ont été proposés sans succès. En 1846, mon frère, architecte à Paris et fondateur du service des eaux autour de Paris, qui avait disposé les machines à feu et les pompes de la gare de Saint-Ouen, de Neuilly et d'Auteuil, avec des réservoirs dépurans sur la butte Montmartre, sur le coteau de Passy, au bois de Boulogne, à Vaugirard, etc., vint proposer à la ville d'Orléans un établissement analogue à ceux qu'il avait créés par actions. Désirant alors seconder ses projets, je fus mis à même de les bien connaître. Les événemens de 1848 et sa mort subite empêchèrent de donner suite à ses propositions qui avaient été généralement et favorablement accueillies par le conseil municipal. Ses calculs et tout son travail à cet égard furent alors soumis au conseil, communiqués au voyer de la ville, dans les bureaux duquel ils peuvent être encore, car je ne les ai point retrouvés dans les papiers de sa succession.

Appelé moi-même à le remplacer momentanément dans l'administration de ces eaux, je profitai de cette circonstance pour m'initier davantage aux travaux d'une semblable entreprise à Orléans, et je m'adressai à M. Zamitt fils pour les nivellemens indispensables qu'il avait déjà étudiés, afin de seconder les projets de même nature émis par M. Clavière, lors de la création trop coûteuse des moulins et des fours à coke de la Motte-Sans-Gain.

C'est le résultat de ces diverses études que je viens communiquer à mes concitoyens, dans ce moment où les chemins de fer sentent enfin la nécessité absolue de se procurer de meilleure eau et où la ville semble décidée à coopérer à cette entreprise ou même à la faire à son propre compte.

La ville consentait à donner à mon frère une somme de 10,000 fr. par an, il en demandait 18,000. Je suis resté convaincu que son chiffre n'était pas trop élevé, et que l'abonnement annuel devait être porté de 20 à 25,000 fr. pour 50 à 60 bornes-fontaines toujours coulantes. La dépense se serait élevée de 250 à 300,000 fr. pour la machine à feu, les pompes, les réservoirs et l'achat d'un terrain nécessaire, sans compter les canaux intérieurs qu'il préférerait en fonte de fer, et qui devaient être fournis par la maison An-

dré, de Paris, au prix de ceux qu'elle fournit aux établissemens de la capitale.

Il avait reconnu que le seul endroit convenable pour le placement de la machine était vers le pont de Vierzon, soit dans le lit de la Loire, soit au dehors, mais assez près du quai pour que le tuyau d'aspiration qui doit se prolonger assez loin dans le cours du fleuve n'ait point une trop grande étendue à parcourir.

Mon frère avait renoncé à se servir de la machine à feu de la Motte-sans-Gain, attendu son mécanisme ancien récemment approprié au service des moulins à blé, et surtout en raison de sa distance, à cette époque de l'eau profonde.

Mais depuis, et après un nouvel examen, je crois assez facile et peu coûteux d'utiliser la machine de la Motte-sans-Gain, à présent que l'eau profonde en est plus rapprochée, et si l'on en obtient la vente ou la concession à long terme à un prix convenable.

Les tuyaux de refoulement devaient suivre le mur d'enceinte jusqu'à l'abside de Saint-Euverte ou jusqu'à la Tour-à-Pinguet, et être mis à une profondeur de terre suffisante pour éviter les grandes chaleurs et les fortes gelées.

L'eau devait être refoulée et reçue dans un réservoir disposé au haut de la tour de Saint-Euverte, qui avait été reconnue assez solide pour cela. De ce réservoir supérieur elle serait descendue par son propre poids dans un réservoir inférieur, en se dépurant à travers un filtre de sable ou de charbon. (On demandait à la ville la cession de cette tour.)

Du deuxième réservoir de la tour, on alimentait la ville jusqu'aux rues des Anglaises, Bretonnerie, place de l'Etape, Saint-Martin-de-la-Mine jusqu'au quai. Et en outre une conduite principale suivant toujours le périmètre de la ville (ou le nouveau boulevard) conduisait l'eau dans deux vastes réservoirs à dépuratation ou sans filtres construits sur l'ancienne butte ou Motte-Tonneau, près de l'abside de Saint-Paterne, dans le jardin d'une maison dont le prix était fait et dont l'élévation était suffisante pour donner de l'eau au premier étage du Martroi et jusqu'au deuxième des rues Royale, etc.

Ces réservoirs eussent fourni aux besoins du chemin de fer et à ceux des autres parties de la ville qu'ils auraient dominées.

Ce projet est aujourd'hui, je le pense, le moins cher à réaliser et

le plus convenable pour l'assiette des pompes, pour l'eau nécessaire, pour la pose des conduites principales, et enfin pour que la ville puisse tirer un parti désirable d'une opération qui deviendrait fructueuse pour elle (ou mieux pour une compagnie), si elle est conduite avec intelligence et économie, et si le chemin de fer consent à payer pour ses besoins d'eau un prix suffisant. C'est ainsi que pendant mon administration de Paris nous fournissions pour une forte somme de l'eau au chemin de fer d'Orléans par nos réservoirs de Passy, qui desservaient Passy, traversaient la Seine, alimentaient Vaugirard, le chemin de fer, Bicêtre, etc., tandis que les réservoirs de la butte Montmartre, remplis par les pompes de la gare de St-Ouen, fournissaient pour plus de 30,000 francs d'eau par année au chemin de fer du Nord.

L'aspiration et le refoulement des eaux sont maintenant tellement connus et usités qu'il n'est pas besoin d'hommes spéciaux pour monter des usines de cette nature, et le modèle de machine à feu le plus approprié à notre ville serait celui de la plus forte machine de la gare de Saint-Ouen.

On parviendrait aisément, je le crois, en ce moment, à créer une compagnie à laquelle la ville paierait un loyer annuel pour les bornes-fontaines utiles, tandis que si la ville opère à son compte, la dépense sera plus que doublée, et on éprouvera de grands embarras pour la gestion et pour tous les détails du service.

C.-S. Verquaud-Romaguési.